10 c. le Numéro. HORS LA CHARITÉ PAS DE SALUT 1er Décembre 1868. -- N° 20.

LE SPIRITISME A LYON

Les communications entre le monde spirite et le monde corporel sont dans la nature des choses, et ne constituent aucun fait surnaturel, c'est pourquoi on en trouve la trace chez tous les peuples et à toutes les époques; aujourd'hui elles sont générales et patentes pour tout le monde.

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Les Esprits annoncent que les temps marqués par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés, et qu'étant les ministres de Dieu et les agents de sa volonté, leur mission est d'instruire et d'éclairer les hommes en ouvrant une nouvelle ère pour la régénération de l'humanité.

EN VENTE CHEZ LES LIBRAIRES DE LYON
Le Dépôt du journal est chez M. ROUSSET, Cours Lafayette, 86.

L'excédant des frais sera versé à la caisse de la Société de Secours fraternels spirites.

Pour tout ce qui regarde la Rédaction écrire franco RUE TUPIN, 31, LYON.

Abonnements pour Lyon et les départements UN AN : 4 FR.

SOMMAIRE

Le journal le *Spiritisme à Lyon* se trouve chez les principaux libraires de
Saint-Etienne,
Vienne,
Valence,
Grenoble.

Dépôt à Paris, chez M. Turquand, libraire, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.

DOCTRINE

FRANKLIN

Nous croyons devoir donner sommairement à nos lecteurs connaissance de la biographie de Franklin, dont nous avons extrait ensuite quelques pensées :

Benjamin Franklin, né à Boston (Massachusetts) en 1706, était fils d'un pauvre fabricant de savon et fut d'abord ouvrier imprimeur. A force d'ordre et d'économie, il devint lui-même, en 1729, chef d'une imprimerie importante à Philadelphie, et acquit bientôt une honnête aisance. Il s'occupa dès lors d'objets d'utilité publique, fonda une bibliothèque et une société littéraire, publia des journaux et des almanachs qui lui servaient à répandre dans le peuple une utile instruction. Il ne tarda pas à entrer dans l'administration, fut d'abord secrétaire (1736), puis membre de l'assemblée de Pensylvanie (1747), et fit adopter d'importantes mesures, telles que l'organisation d'une milice nationale, la fondation de collèges, d'hôpitaux, etc. En même temps, il se livrait à l'étude des sciences, faisait de précieuses découvertes sur l'électricité et inventa le paratonnerre. Il fut nommé, en 1753, maître général des postes en Amérique, et fut député, en 1757, auprès de la métropole pour défendre les intérêts des ses compatriotes; il réussit dans plusieurs négociations délicates et fit révoquer, en 1765, l'acte du timbre qui enlevait aux colonies américaines le droit de s'imposer elles-mêmes. Mais de nouvelles vexations ayant allumé la guerre entre l'Angleterre et l'Amérique, il quitta Londres en 1775. Nommé, à son arrivée, député de la Pensylvanie au Congrès, il eut une grande part à la déclaration de l'indépendance (1776) et fut envoyé en France pour solliciter des secours. On l'accueillit à Paris avec enthousiasme, et il obtint tout ce qu'il demandait (1778). En 1783, il signa le traité de paix qui assurait l'indépendance de sa patrie. Il retourna deux ans après aux Etats-Unis; son retour fut un triomphe. Il fut nommé président de la Pensylvanie. En 1788, il se retira des affaires et mourut deux ans après, à l'âge de 84 ans. A la nouvelle de sa mort, l'Assemblée nationale de France prit le deuil sur la proposition de Mirabeau.

Franklin ne fut pas seulement un excellent citoyen et un savant physicien; il fut encore un grand moraliste et un modèle de vertu, il s'était créé une méthode de réforme morale qui consistait à combattre successivement chaque vice. Il contribua au perfectionnement de ses concitoyens par une foule d'écrits populaires.

L'éloge de Franklin fut prononcé par Condorcet à l'Académie française.

—

PENSÉES DE FRANKLIN SUR LA RÉINCARNATION.

(*Extrait d'une lettre écrite à Passy*, *le* 23 *mai* 1785, *à Georges Wheatley*.)

« J'ai confiance en Dieu quand j'observe qu'il y a « autant d'économie que de sagesse dans ses œuvres, « que l'économie de travail et de matière est démontrée « par les modes admirables. Il a pourvu à ce que le « monde se repeuplât de plantes et d'animaux, sans « l'embarras de nouvelles créations démontrées par la « réduction naturelle des substances composées, à leurs « éléments primitifs, susceptibles de reparaître sous « de nouvelles combinaisons, et prévenant ainsi la né- « cessité de recréer de la matière nouvelle, puisque la « terre, l'eau, l'air, et peut-être le feu, qui, combinés « ensemble, forment du bois, reviennent de nouveau, « quand celui-ci est dissout, air, terre, feu et eau. « Quand j'observe tous ces faits, je dis que si rien n'est « détruit, et s'il n'y a pas même une goutte d'eau perdue, « je ne puis craindre l'anéantissement des âmes, ni « croire que Dieu permette la perte journalière des « millions d'intelligences existantes, pour avoir à en « créer continuellement de nouvelles. Ainsi, comme « j'existe dans ce monde, je crois que j'existerai tou- « jours, sous une forme ou sous une autre; et malgré « tous les inconvénients auxquels la vie humaine est « assujettie, je n'ai rien à objecter à ce qu'il soit fait « une nouvelle édition de la mienne, espérant toutefois « que l'on y corrigera les *errata* de la première. »

FEUILLETON DU SPIRITISME

N° 7.

UNE CAUSE CÉLÈBRE EN AUSTRALIE

—

L'ESPRIT

—

Celui-ci se dirigea aussitôt droit sur le grand chemin de Sydney; et ne s'arrêta qu'à la saulée qui biaisait vers la route. Les feuilles flétries des branches que le fermier avait cassées huit jours auparavant marquaient la place où le fantôme lui était apparu.

Gaosy n'avait été prévenu en rien; il ignorait sur quelle piste on devait le mettre, et de quoi il s'agissait. Mais il n'eut pas plutôt jeté les yeux sur la barrière qui formait la clôture du champ, qu'il poussa un cri, se baissa, examina de près, posa son doigt velu sur des taches brunes que tous aperçurent alors, et dit de cet accent glapissant que prennent tous les insulaires pour prononcer le peu de mots anglais qu'il ont pu caser dans leur étroit cerveau : — Sang d'homme blanc !

D'un bond de tigre, lui et les siens escaladèrent la barrière et en firent le tour avec une attention de limiers affamés; puis, se couchant le nez contre terre et se redressant un peu, les deux mains appliquées sur le sol, les bras tendus, Gaosy, comme s'il eût marqué la place d'une tombe : — Là, corps couché, dit-il.

Le terrain, sec et gercé, n'avait évidemment pas été fouillé depuis des années. M. Were, habitué à comprendre Gaosy qu'il n'employait pas pour la première fois, s'expliqua parfaitement que c'était dessus et non sous cette croûte solide qu'un corps avait été étendu; et, confiant dans l'instinct du sauvage, il le laissa poursuivre sa recherche.

Chaque découverte, cela se voyait assez, attisait l'ardeur de l'Australien. Il se consulta avec ses hommes. Tous regardaient, touchaient, sentaient chaque brin d'herbe, chaque caillou, et se consultaient encore. L'épais fermier du Yorkshire, toujours pâle, mais les yeux rougis par une attente fiévreuse, suivait avec anxiété leurs allées et venues, il était comme suspendu dans l'idéal de sa vision tant de fois répétée, il essayait de saisir quelques vestiges de ces froissements de feuilles, par où l'ombre avait disparue. Son imagination frappée ou plutôt sa merveilleuse faculté de concevoir dressait devant lui l'esprit de son voisin Hardy. Il le voyait lui; et des gouttes de sueur perlait ses cheveux. Il ne respirait pas, il était suspendu, il attendait.

Les sécheresses sont fréquentes dans la Nouvelle-Galles du Sud, mais quoique depuis près de sept mois, les cultivateurs se plaignissent que pas une goutte de pluie ne fût venue rafraîchir leurs champs, le long espace de temps écoulé devait augmenter les difficultés de la découverte, à en juger par l'inquiétude des mouvements du sauvage.

Il furetait derrière les touffes d'herbes desséchées, autour des mottes de terre, il prenait les postures les plus variées pour regarder à toutes les hauteurs, flairait partout avec ses narines dilatées : enfin, au bout de plus de deux heures de va et vient, de sauts et de bonds, tantôt rampant, tantôt le nez au vent pour saisir par la subtilité de son odorat quelques émanations inconnues, il se consulta de nouveau avec les siens; puis, sans détacher ses yeux du sol sur lequel il s'accroupissait parfois, il marcha lentement, suivi des siens, jusqu'au bord d'un petit étang isolé, situé à peu de distance.

— Corps traîné jusque-là ! dit-il en s'arrêtant.

Gaosy Corrow et ses sauvages tournèrent alors, en divers sens, autour du marécage. Ils fouillaient les broussailles, examinaient les Corex, les joncs, les massettes, toute cette luxuriante végétation *qui* foisonne à l'entour des eaux dormantes, le tout en vain. Nul indice ne trahissait qu'il se fut passé là *rien* d'extraordinaire, et que les eaux de la petite mare récélassent autre chose que des nénuphars, des épis d'eau, des végétaux décomposés, et la noire vase qui leur donnait un aspect si lugubre.

(*La suite au prochain numéro.*)



Epitaphe de Franklin, écrite par lui-même. en 1728.

LE CORPS
de
BENJAMIN FRANKLIN,
imprimeur,
semblable à la couverture d'un vieux
livre
privée de son contenu
et dépouillée de son titre
et de ses dorures
repose ici, pâture pour les vers.
Mais
l'ouvrage ne sera pas perdu;
car, ainsi que lui-même le croyait,
il reparaîtra
dans une nouvelle
et plus élégante édition,
revue et corrigée
par
l'auteur.

A l'époque que fut faite cette épitaphe, le célèbre Franklin était imprimeur.

Les quelques pensées que nous avons extraites de la correspondance de Franklin nous prouvent, ainsi qu'à nos lecteurs, que la doctrine de la réincarnation n'est pas d'idée nouvelle, ni d'invention spirite. De tout temps, au contraire, la pensée d'un avenir rénumérateur, l'utilité de cet avenir pour l'élévation de nos intelligences et leur perfectionnement moral ont été pressentis par les penseurs, hommes de progrès.

Franklin, dans son épitaphe, nous fait sa profession de foi d'une manière irréfutable.

Il croit que son corps reposera, en sa dernière demeure, comme pâture pour les vers, rendant à la matière ce que son esprit avait dû lui emprunter pour accomplir la tâche qu'il s'était imposée ; mais que cet esprit, son moi, se réincarnera dans un autre corps, pour produire une nouvelle édition de lui-même, *corrigée par l'auteur* (*qui est encore lui*). Il pensa donc que, dégagé de la matière, l'Esprit examine son passé, en corrige, à mesure qu'il les reconnaît, les erreurs, et fort de son examen, de ses observations et des résolutions qu'il puise en face d'un avenir plus heureux, qu'il doit mériter, et d'un passé où il s'est vu inférieur à ce qu'il est. Cet Esprit, disons-nous, s'élance de nouveau dans les arènes du monde matériel, afin de progresser et d'aider à l'avancement de ses frères.

Pour nous, une vie dignement remplie comme celle de Franklin n'est point le fait d'une première incarnation, qui ne peut suffire à personne pour acquérir le développement des facultés dont il a donné la preuve. Son éducation était loin de faire pressentir les honneurs, les talents qui devaient embellir son avenir et le couronner de gloire.

La sympathie dont ses contemporains l'ont entouré pendant sa vie et le deuil bien général, les éloges pompeux et mérités dont sa mort a été suivie disent assez aux adversaires de nos doctrines que l'assentiment d'un homme comme celui-là est pour nous un appui assez digne et puissant, d'une autorité suffisante pour que nous espérions d'autres assentiments et d'autres approbations.

Dans ce siècle de lumières, où tant d'intelligences d'élite se sont incarnées pour aider l'humanité à se dépouiller de ses langes, on ne craindra pas de suivre l'exemple d'un de ces Esprits avancés, un de ces missionnaires envoyé de Dieu, pour servir de phare à cette humanité, et qui, à lui seul, a tant fait pour elle.

ACTUALITÉ

ROTSHCHILD. — HAVIN. — ROSSINI.

Ce mois a vu mourir en France trois célébrités !

Le roi des finances a déposé sa couronne terrestre, remontant, comme Esprit, vers la source de tous les biens. Il est rentré dans l'espace, laissant à la tombe l'argile de son corps. Il a présenté à Dieu le véritable produit de ses biens terrestres, le compte des nombreux bienfaits que sa position sociale l'avait mis à même de répandre.

Spirites, comprenez-le bien, les trésors de la terre ne sont pas nuisibles au perfectionnement de nos âmes, ils sont même parfois et devraient toujours être la source du progrès intellectuel et moral. Avec la fortune on peut acquérir l'instruction et la faire acquérir à autrui ; on peut la féconder, en soutenant dans leurs travaux, dans leurs études, dans leur entreprises, ceux que leur position précaire forcerait de les abandonner. Ce serait couronner de succès des hommes dont les précieuses qualités risquent de rester dans l'oubli, et qui par cette raison seraient moins utiles à tous et à eux-mêmes.

Avec la fortune, on peut aider la classe souffrante, soutenir les pas chancelants des vieillards, guider les petits enfants et leur aider à devenir des hommes vigoureux et intelligents. Encourager les arts, l'industrie, le commerce, en un mot donner à la classe laborieuse la possibilité de vivre du produit de ses travaux, et de s'enorgueillir de la tâche vraiment noble qu'elle remplit.

L'homme riche qui a joui, sans refuser à ses frères le bienveillant concours de son cœur et de sa protection, n'a pas à redouter la colère de Dieu, qui dans sa justice n'a pu maudire aucune position sociale, puisqu'il les a toutes établies. Si Christ a dit : « Il est plus facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, » ce n'était pas de ceux seuls qui possèdent les biens de ce monde qu'il a voulu parler, mais des hommes vains et orgueilleux qui possèdent en égoïstes et gouvernent leurs inférieurs en tyrans. « Soyez doux et humbles de cœur, a dit Christ. » L'homme de bien, quelque riche qu'il soit, ne craint pas que le Seigneur lui adresse cette parole : Qu'as-tu fait du trésor que je t'ai confié ?

Saluons la tombe de Rotshchild, prions pour son âme ; elle est notre sœur. Puissent les amis qu'il s'est faits l'aider à oublier les souffrances de cette vie mortelle et lui montrer les trésors de l'infini, que toute intelligence spirituelle est appelée à posséder.

⁂

Havin est mort aussi. Pendant sa vie, il a travaillé à éclairer l'humanité. Il s'est intéressé à suivre les hommes dans leurs travaux politiques, littéraires, industriels ; son imagination ardente s'est faite moraliste, encourageante, critique, suivant son opinion. Telle était la mission qu'il avait acceptée. C'est sur le bien qu'auront produit ses écrits qu'il peut en calculer sa récompense. Ce sont ses vertus qui donneront à son être intelligent une suite à ses succès. Il pense, il vit. Bientôt dépouillé de la matière de son corps, il jugera mieux encore des hommes et des choses, sans s'intéresser moins à l'humanité. Il se connaîtra mieux lui-même et verra plus clairement sa destinée.

O Esprit humain ! tu es noble et grand. Que tes travaux soient dignes d'être immortels, car tu dois jouir de leurs fruits.

⁂

Rossini, ce génie de l'harmonie, comme eux a quitté la terre ! Dirons-nous qu'il n'est plus ? Non, car la mort de la matière c'est la vie de l'esprit. Rossini vit, il vit dans cet espace qui paraît vide aux matérialistes ; mais qui est peuplé par ces chers invisibles qui nous assistent. Là, il retrouvera dans toute sa plénitude ces génies d'inspiration qui lui dictèrent de si puissants accords. Il entendra mieux vibrer à son oreille ces symphonies sublimes de l'harmonie extra-terrestre. Il retrouvera la vie plus vaste, les sympathies plus vraies et plus durables, la gloire plus enivrante, la famille plus intime, son âme dira son amour à la nature entière. Il retrouvera ceux qui l'avaient précédé dans la tombe ; il reviendra près de ceux qu'il a laissés ici-bas, il les consolera et leur redira ses chants.

Oui, parents, amis de Rossini, poètes, musiciens, évoquez cette âme si chère et si sympathique, et son inspiration rapprochera de lui vos cœurs et vos talents. Dans cet échange, l'âme s'intime, et quiconque donne reçoit.

⁂

Spiritisme, je t'aime ! Doctrine sublime, tu m'apprends à respecter toutes les positions de la vie, à admirer sans envie ces intelligences d'élites ; à regarder tous les dons de Dieu comme un don terrestre; fortune, grandeurs, sont des sources de bienfaits à répandre, et leurs possesseurs, quand il sont bienveillants, ne sont à mes yeux que des frères aînés de la grande famille, que Dieu a envoyés parmi nous pour guider et protéger les faibles.

Que de milliers de nos frères sont descendus dans la tombe en même temps que ces illustres sommités sociales !

On a rendu des hommages nombreux et sympathiques à ces hommes qu'avait couronnées la renommée; puissent-ils accepter les nôtres ! Mais encore inclinons-nous avec le même amour sur les mille tombes plébéiennes, ayons pour tous ceux dont elles renferment la cendre la même pensée le même amour. Il y a au cœur de la mère forcée de quitter les siens une douleur bien amère, et sa place vide au foyer fera couler bien des larmes. Toutes ces tombes ont leur histoire, toutes ces âmes emportent des *regrets et conservent quelques souffrances inhérentes à leur passé. Toutes* passeront de la douleur à l'espérance, de l'espérance à l'épuration, et de cette épuration au bonheur. Toutes sortiront également pures des mains du Créateur; toutes arriveront, par la réincarnation, au même degré de perfectionnement.

Inclinons-nous, par la pensée, devant Dieu ; prions pour tous ceux dont les corps sont rendus à la terre.

Le marbre des tombeaux n'insulte pas la croix de bois ; ils sont l'un et l'autre insensibles. Mais la plus grande somme de vertu conduit l'âme à un bonheur plus parfait et au milieu d'âmes plus sympathiques.

L'amour universel est le bonheur pour tous; plus de haine, plus de jugements, mais partout la bienveillance, qui fait seule sentir la véritable égalité parmi les enfants d'un même père.

VOLNAY.

⁂

L'amour, unique foi qui régit tous les mondes
Vit après le trépas !
Amis de l'inconnu, les orgueilleuses tombes
Ne nous les donnent pas.
Musiciens inspirés, grands penseurs et poètes,
Vous l'avez tous chanté !
Puissiez-vous maintenant bien loin de nos tempêtes
N'en n'avoir point douté,
Amour ! principe unique, tu fus la seule cause
De ce vaste univers.
C'est par lui qu'un génie a son apothéose
Dans des accents divers.
Salut ! trois fois salut ! vous dont l'âme immortelle
Ici-bas sut aimer !
Vous veillerez sur nous de la vie éternelle
Et saurez nous charmer.



LA LOGE ET LE SALON

Étude des mœurs Spirites

Nous trouvons, dans notre correspondance, la lettre suivante :

« Monsieur,

« Je suis professeur ; il y a quelque temps, allant chez une de mes élèves qui appartient à une famille du grand monde, j'entrai chez la concierge, je ne me souviens plus pour quel motif. C'est une femme au poing sur la hanche et qui n'a été déclassée ni au physique, ni au moral, en occupant une loge. Je la vis morigéner d'importance sa fille, enfant d'une quinzaine d'années dont les manières font un contraste frappant avec sa mère.

« Qu'a donc fait Mlle Justine, lui dis-je, pour exciter à ce point votre colère ? « Ne m'en parlez pas, monsieur, cette pimbêche ne s'avise-t-elle pas à se donner des airs de duchesse ! Mademoiselle n'aime pas à laver la vaisselle ; elle trouve que çà lui gâte les mains, que ça sent mauvais, elle qui a été élevée avec les vaches chez sa grand'mère ; elle craint de se salir les ongles ; il lui faut des essences sur son mouchoir ! Je t'en donnerai des essences, moi ! » Là-dessus, un vigoureux soufflet la fait reculer de quatre pas.

« Ah ! c'est que, voyez-vous, mon petit monsieur, il faut corriger les enfants quand ils sont jeunes ; je n'ai jamais gâté les miens, tous mes garçons sont de bons ouvriers, et il faudra bien que cette mijaurée perde ses airs de grande dame. »

« Après avoir donné quelques conseils de douceur à la mère et de docilité à la fille, je montai chez mon élève sans attacher d'importance à cette scène de famille. Là, par une singulière coïncidence, j'en vis la contre-partie. La mère, femme du monde et de belles manières, grondait aussi sa fille, mais pour un motif tout opposé. « Mais, tenez-vous donc comme il faut, Sophie, lui disait-elle ; vous avez une véritable tournure de cuisinière ; cela n'est pas étonnant, vous avez une prédilection toute particulière pour la cuisine, où vous semblez mieux vous plaire qu'au salon. Je vous assure que Justine, la fille du concierge, vous ferait honte ; on dirait vraiment que vous avez été changées en nourrice. »

« Je n'avais jamais fait attention à ces particularités ; il fallut le rapprochement de ces deux scènes pour me les faire remarquer, Mlle Sophie, mon élève, est une jeune personne de dix-huit ans, assez jolie mais ses traits ont quelque chose de vulgaire ; toutes ses manières sont communes et sans distinction ; sa tournure, ses mouvements ont quelque chose de lourd et de gauche ; j'ignorais son penchant pour la cuisine. Je me pris alors à la comparer à la petite Justine aux instincts si aristocratiques, et je me demandai si ce n'était pas là un exemple frappant des penchants innés, puisque chez ces deux jeunes filles l'éducation a été impuissante à les modifier. Pourquoi l'une, élevée au sein de l'opulence et du bon ton, a-t-elle des goûts et des manières vulgaires, tandis que l'autre, qui depuis son enfance a vécu dans le milieu le plus rustique, a le sentiment de la distinction et des choses délicates, malgré les corrections de sa mère pour lui en faire perdre l'habitude ? O philosophes ! Que voulez-vous sonder les replis du cœur humain ? Expliquez donc ces phénomènes sans les existences antérieures ; pour moi, il est indubitable que ces deux jeunes filles ont les instincts de ce qu'elles ont été. Qu'en pensez-vous ?

« Agréez, etc. D.... »

Nous pensons que Mlle Justine, la portière, pourrait bien être une variante de ce que dit Charles Fourier : « On voit tous les jours des personnes venir demander la charité à la porte des châteaux dont elles ont été les propriétaires dans leurs vies précédentes. » Qui sait si Mlle Justine n'a pas été la maîtresse dans cet hôtel, et Mlle Sophie, la grande dame, sa portière ? Cette idée révoltante, pour certaines gens qui ne peuvent se faire à la pensée d'avoir pu être moins que ce qu'elles sont, on de devenir valets de leurs valets ; car alors que deviennent les races de pur sang qu'on a pris tant de soin à ne pas mésallier ? Consolez-vous ; le sang de vos aïeux peut couler dans vos veines, car le corps procède du corps. Quant à l'esprit, c'est autre chose ; mais que faire si c'est ainsi ? Ce n'est pas parce qu'un homme sera contrarié de la pluie que cela empêchera de pleuvoir. Il est humiliant, sans doute, de penser que de maître on puisse devenir serviteur, et de riche, mendiant ; mais rien n'est plus aisé que d'empêcher qu'il en soit ainsi ; il n'y a qu'à ne pas être vain et orgueilleux, et l'on ne sera pas rabaissé ; d'être bon et généreux, et l'on ne sera pas réduit à demander ce qu'on a refusé aux autres. Etre puni par où l'on a péché, n'est-ce pas la plus juste des justices ? Oui, de grand on peut revenir petit, mais quand on a été bon on ne peut revenir mauvais.

INSTRUCTION DES ESPRITS

Communication du 7 février 1868, obtenue à Lyon (Brotteaux).

Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.

Vous aimez vos aises et vous ne voulez pas vous gêner en rien, c'est-à-dire que vous voulez la justice pour vous, en plaçant la raison de votre côté par des raisonnements spéciaux ; mais rappelez-vous que ce n'est pas là aimer le prochain, et qu'il est dit dans l'Evangile : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait.

La morale du Christ est simple, elle est à la portée de toutes les intelligences ; c'est cette simplicité qui la rend belle et accessible à tous ; nul ne peut se vanter de ne l'avoir pas comprise de ce côté ; il n'y a pas d'équivoque, et Dieu, qui connaît le fond des cœurs, sait parfaitement que celui qui ne pratique pas sa loi a des motifs à lui qu'il ne veut pas avouer à ses frères. Ainsi donc la jouissance, des biens terrestres y est pour quelque chose, ensuite l'orgueil, qui fait que vous voulez toujours avoir le haut du pavé et vous voir considérer comme des êtres supérieurs, sottise de la vanité humaine, apprenez à être humble comme le Maître, tendez la main à celui que vous croyez votre inférieur en savoir ou comme position sociale, il est peut-être supérieur à vous par ses vertus ; ce qui élève l'homme aux yeux de Dieu, c'est l'humilité ; soyez donc assez humbles pour pratiquer la charité évangélique, et sachez vous effacer devant vos frères, voilà ce qu'il faut faire pour être dans la vérité. Enfants de Dieu, enfants du même père, car c'est lui qui vous a créés, et à votre origine vous étiez à l'état d'innocence ; mais ignorants, vous aviez une longue route à parcourir pour apprendre à connaître le bien et le mal, vos acquits intellectuels et moraux vous ont sans doute appris à pratiquer le bien, car sans lui vous n'arriveriez pas au but de vos aspirations, qui est Dieu ; il faut pour cela suivre sa loi, qui a été enseignée par Christ, l'adorer en vérité et aimer son prochain, elle est renfermée tout entière dans ces deux préceptes, observez-les et le reste viendra sans peine, car Dieu donne et donne toujours à ceux qui sont humbles et qui observent ses commandements, qui sont amour et charité.

L'ENFANT CURIEUX

A ceux qui m'adressent des questions auxquelles je ne veux ni ne dois répondre.

APOLOGUE.

De la bonne maman discutant le sermon,
Curieux, raisonneur, malin, un vrai démon,
Le jeune Ernest jamais ne restait bouche close.
« Ma tante, dites-moi qui parfume la rose ?
D'où vient qu'un rossignol dit si bien sa chanson ?
A Babet qui donna son petit nourrisson ?
D'où vient, si le tonnerre gronde,
Que l'éclair brille dans les cieux ?
Que je suis brun et ma sœur blonde ?
Que la taupe naquit sans yeux ?
Le grain de blé couvert de terre,
Pourquoi fait-il dix fois autant ?
Pourquoi le chat est-il en guerre
Avec le rat qui le craint tant ?
Pourquoi cette mouche importune ?
Pourquoi le stupide escargot
A-t-il des cornes ? Dans la lune,
Que fait le bonhomme au fagot ?
Pourquoi le ver, qui fut chenille,
Est-il aujourd'hui papillon ?
Pourquoi ne suis-je pas né fille ?
Je vais si bien en cotillon !
Pourquoi notre curé se met-il en colère,
Lorsque d'un Dieu si doux il explique la loi ?
Pourquoi fait-il le fils aussi vieux que le père ?
Ma bonne tante, dis le moi. »
. . . .
La famille trouva la boutade charmante ;
La réponse l'embarrassa.
Mais à l'enfant que dit la tante ?
Sur la bouche elle l'embrassa.

(Communication donnée par un esprit frappeur au moyen de la table).

AMOUR DU PROCHAIN

OUBLI DES INJURES

Aimons-nous tous, frères spirites, aimons-nous comme un seul homme, aimons également ceux qui nous déclarent impies. Prouvons-leur par notre amour que nous valons mieux qu'eux, démontrons-le leur par la pratique des vertus que nous suggérera la lumière spirite qui nous éclaire, prêchons d'exemple par une conduite à l'abri de tout reproche.

Oui, frères ! pénétrons-nous bien de cette idée que dès l'instant que nous serons tous animés de l'amour du prochain, lorsque nous ferons de cette loi un précepte universel, alimenté par de bonnes œuvres, nous serons en quelque sorte réunis tous matériellement, liés que nous nous trouverons par le grand amour du Christ, revenu ici-bas en esprit pour nous présider. Et mieux nous serons avec lui, en confondant notre grand amour, comme lui est confondu avec son père, plus nous serons forts et plus nous serons sanctifiés avec la vie universelle et éternelle.

Nous serons alors unanimes pour plaindre ces hommes qui nous mettaient à l'index ; loin de leur garder le moindre ressentiment, nous prierons Dieu qu'il les éclaire de sa lumière divine. Nous ne ferons ainsi que suivre l'exemple du Christ, qui étant sur la croix a prié son père de pardonner ses bourreaux ; car disait-il, ils ne savent ce qu'ils font.



Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement.

(*Suite.*)

Tout en donnant à nos lecteurs l'herbier de la famille, j'indiquerai sommairement au fur et à mesure que les plantes passeront, à leur tour de rôle, la valeur de chacune d'elles, afin de fournir au besoin du moment.

L'hiver, qui déjà se fait rudement sentir, cause des rhumes, des refroidissements auxquels il faut apporter de grands secours afin d'éviter les maladies qui en sont ordinairement les suites.

Nous allons donc commencer par la série des plantes chaudes au huitième degré.

La bourrache feuilles et fleurs, la violette feuilles et fleurs, le sureau, le lierre terrestre, la marrube blanche, la menthe, la mélisse, la verveine odoriférante, les cariophilatas, tilleuls, hysopes, toutes ces plantes sont très-bonnes pour les refroidissements, les rhumes, et s'emploient avec beaucoup d'avantage pour réchauffer le sang et rétablir sa circulation interrompue.

La sauge, le serpolet, feuille d'oranger, mille-pertuis, arnica, s'emploient aussi comme plantes chaudes pour remettre le sang après une chûte ou une frayeur. La pensée sauvage s'emploie comme exerçant une grande influence sur le sang et les humeurs, surtout chez les enfants, pour la petite vérole, la rougeole et contre l'humeur rachitique.

L'arnica doit s'employer avec parcimonie et seulement dans des cas pressés, tels que chutes, coups ou blessures, ou encore pour les hémorrhagies, en faire alors une tisane avec de la grande scolopendre (végétal), quelques feuilles, une pincée d'arnica et du mille-pertuis; l'on emploiera de préferense, pour sucrer toutes tisanes, du miel, qu'il faut toujours faire écumer d'avance; lorsque la boisson est cuite, la passer et y mettre le miel.

Voici la manière de traiter un refroidissement: l'on mettra le malade dans un lit bien chaud, cruche ou brique réfractaire aux pieds, bien chaude, à la tête une compresse d'eau spirituelle (1) au cou, une autre imbibée d'alcool camphré sur le ventre et l'estomac, un cataplasme de farine de lin délayé avec de l'eau de sauge, feuilles d'oranger, du sel, mettre en délayant la farine du sel ammoniac trois grammes, arroser avec de l'huile camphrée. Le malade ainsi pansé, lui donner à boire trois infusions de bourrache, sureau et mille-pertuis, dans chaque infusion une cuillerée à bouche d'anti-cholérique (2), exciter ainsi une bonne transpiration; il serait prudent d'appliquer la moutarde aux pieds afin d'éviter sûrement les remontées de sang à la tête, qui souvent causent des fièvres par des transpirations mal préparées; ne changer de linge que lorsque l'on a fini de transpirer; il faut après trois jours de suite exciter une légère transpiration avec une infusion ci-dessus seulement, éviter de prender froid; pour boisson ordinaire de la journée: lierre terrestre, guimauve et bouillon blanc, sucré avec du miel ou coupé avec du lait, sucrer alors avec du sirop de gomme ou de capillaire noir.

Pour les enfants, il faut leur faire subir le même traitement, seulement mettre sur le ventre un cataplasme vermifuge, feuilles de laurier, poireau, de l'ail et du sel, faire bien cuire en délayant la farine de lin, mettre un peu de sel ammoniac, huile camphrée, leur mettre aux pieds des tranches de pain grillées imbibées dans du vin chaud salé ou du vinaigre, leur donner pendant trois jours un lavement de lait sucré à jeun, cela pour détourner les remontées de vers auquelles le moindre mal les exposent.

(1) Voir, pour la composition, le journal n° 13.

(2) Voir, pour son composé, le journal n° 13.



NOTA. — Proportionner pour les enfants, suivant leur âge, la dose d'anti-cholérique: 3 ans, une cuillerée à café.

ESPRIT DE Mme FOUQUET.

FAITS DIVERS

Les Cheveux rouges.

Une dame de la campagne se présentait, il y a quelques jours, dans un groupe spirite de Lyon; elle demandait pour elle une consulte à l'Esprit guérisseur et des nouvelles de son fils, qui était parti pour l'Amérique étant un peu indisposé. Elle ne connaissait pas son adresse. Le médium hésitait de faire droit à sa demande; la pauvre mère pleurait, mais celui-ci réfléchit qu'il devait laisser l'Esprit libre de répondre et écrivit.

Voici la réponse obtenue:

Cet homme vient de faire une forte maladie, il a éprouvé une mauvaise fièvre, comme on en éprouve dans ces contrées, où l'on s'exerce au défrichement des terres vierges; mais il est en pleine convalescence, et il a maintenant besoin pour se remettre, d'une bonne purgation; ne vous inquiétez pas, le médecin indigène qui le traite lui donnera ce qui lui convient, et bientôt il sera en parfaite santé.

Mais, pensait ce médium, qui prouvera à cette mère que c'est bien son fils que vous avez visité? Puis il fut contraint d'écrire de nouveau, et voici ce que dicta l'Esprit: Le malade est un homme de cinq pieds deux pouces, vêtu d'une blouse bleue, d'un chapeau rond, d'une cravate de couleur; il a les yeux bleus, le visage coloré et ovale, les cheveux et la barbe rouges, le nez aquilin et la bouche moyenne, des dents très-blanches. — C'est bien lui, s'écria la pauvre mère. — C'est bien lui, répétèrent ensemble trois autres dames venues avec elle. Ses cheveux n'ont pas noirci, dirent-elles, en riant. Et toutes les personnes de la séance s'extasièrent devant cette preuve de conviction donnée par un Esprit.

C'est très-naturel, dit le médium, l'Esprit dégagé de la matière se transporte et franchit l'espace aussi vite que la pensée, et il peut, lorsque Dieu le lui permet, vous révéler toutes choses qui peuvent être utiles à votre avancement moral.

Dieu permet la communication des Esprits aux hommes, pour leur prouver que tout ne finit pas après la mort et que l'âme est immortelle.

REVUE DE LA PRESSE

Dans son numéro du 8 novembre, le *Refusé* fait passer sous les yeux de ses lecteurs deux articles dignes de remarque. L'un ayant pour titre la *Tueuse*; l'autre, *La Confession*. Le spirituel critique fait un cours de spiritisme, moins le nom; qu'importe, s'il atteint le même *but: la morale* et la charité fraternelle:

LA TUEUSE.

C'est l'histoire supposée d'un homme qui se meurt, traité par le docteur Humanité. Ce mourant est l'inventeur d'un engin de destruction d'hommes; le docteur veut qu'il vive assez de temps pour faire passer successivement devant ses yeux les terribles visions de toutes les douleurs, tortures, peines de cœur et larmes qu'a causé sa terrible invention. Il évoque pour cela. Les souvenirs reviennent en foule répandre de l'huile sur le feu dévorant des remords du patient; il voit, il souffre, il succombe enfin, dans une dernière et terrible angoisse, en s'entendant accuser et maudire par le docteur Humanité.

Cette allégorie, a un sens vrai, au point de vue spirite, quoi qu'en pense l'auteur de l'article. Les esprits viennent souvent à nos derniers moments nous représenter par des visions les maux que nos fautes ont causés. C'est ainsi que s'expliquent ces terribles agonies qui déroutent la science.

Les esprits viennent en outre nous prouver que l'humanité nous punit de nos fautes, en ce que la malédiction des hommes poursuit l'esprit au-delà du tombeau et le torture; tandis que leur bienveillante sympathie et leurs bonnes pensées sont pour l'âme autant de fleurs parfumées, qui l'enivrent d'un véritable bonheur. L'esprit, étant de nous l'être qui éprouve toutes les sensations, il les ressent plus vivement encore lorsqu'il est dégagé de la matière.

LA CONFESSION

Encore le *Refusé*, numéro du 15. Ce journal nous cite un mourant tourmenté; celui-là, par les fanatiques préjugés de sa grand-mère, qui veut le faire confesser, car elle le croirait damné s'il mourrait sans le faire. (Pauvre femme!).

Le malade expire dans une de ces dernières tortures de l'esprit en lutte avec l'erreur; car il sait que ses actes seuls doivent l'absoudre ou le condamner. Le mourant ne croit pas à l'enfer éternel, il a raison; il ne croit pas non plus les hommes capables d'effacer nos fautes et de faire qu'elles ne soient pas commises, il a encore raison; il ne veut pas admettre que Dieu abdique ses pouvoirs entre les mains des faibles mortels. Il a donc trois fois raison, car les hommes ne sauraient gouverner le ciel.

Pourquoi donc nier la doctrine spirite, vous qui pensez avec elle? Ne vient-elle pas dévoiler, pour vous prouver ces vérités, tous les mystères d'outre-tombe? prouver la justice du Créateur qui nous laisse seuls responsables de nos actions, bonnes ou mauvaises? constituant notre bonheur par le fait de notre acquis. Elle nous démontre ainsi la puissance infinie de Dieu, jointe à son incommensurable bonté, n'abandonnant jamais sa créature, lui fournissant toujours les moyens d'arriver jusqu'à lui; tout en nous laissant la possibilité de nous élever par nos propres forces; admirable manière de nous dire: « Aide toi, et je t'aiderai ».

Pour tous les articles non signés:

Le Gérant, FINET.

Association typographique lyonnaise. — Regard, rue Tupin, 31.